

LAURENT LAVOLÉ
PRODUCTION



MARIE-JOSÉE CROZE

ANOTHER SILENCE

UN FILM DE
SANTIAGO AMIGORENA

FESTIVAL DE VENISE 2011
Giornate Degli Autori



LAURENT LAVOLÉ PRÉSENTE

ANOTHER SILENCE

UN FILM DE
SANTIAGO AMIGORENA

AVEC
MARIE-JOSÉE CROZE

SORTIE LE 19 OCTOBRE 2011

DURÉE : 1H30 / VISA N°127 348 / 2:35 / DOLBY DIGITAL
FRANCE - CANADA - ARGENTINE - BRÉSIL

DISTRIBUTION

REZO FILMS

29, rue du Faubourg Poissonnière
75009 Paris
Tél. : 01 42 46 96 10/12
Fax : 01 42 46 96 11
Matériel presse et publicitaire
disponible sur www.rezofilms.com

PRESSE

BOSSA NOVA
Michel Burstein
32, bd Saint-Germain
75005 Paris
Tél. : 01 43 26 26 26
bossanovapr@free.fr
www.bossa-nova.info



SYNOPSIS

Marie est officier de police à Toronto. Un soir, Joshua, son mari, et leur fils, Nicky, sont brutalement assassinés dans leur voiture. Assez vite, Marie fait le lien avec Pablo Molina, un trafiquant de drogue argentin qu'elle a arrêté quelques mois plus tôt. Désespérée, Marie part en Argentine sur les traces du meurtrier...

ENTRETIEN

AVEC SANTIAGO AMIGORENA

Comment est née l'idée d'ANOTHER SILENCE ?

Tout est parti d'une invitation au festival de Beyrouth avec mon premier film, QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE. Je me suis donc retrouvé dans cette ville en 2006, juste après la fin de la guerre, au milieu d'immeubles en ruines qui avaient été détruits par l'aviation israélienne quelques jours plus tôt. Et en visitant ces lieux dévastés, j'ai eu besoin d'écrire une histoire de pardon. Je m'y suis d'ailleurs plongé rapidement. J'ai donc écrit un premier long synopsis en trois semaines avec la volonté d'aller dans une direction inverse de celle de QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE qui était un film assez bavard et riche en digressions. J'avais envie de quelque chose de silencieux, d'économe en mots... Et la version finale du scénario se révélera d'ailleurs assez proche de ce premier jet.

Vous évoquez la notion de pardon, présente à la base d'ANOTHER SILENCE. Comment l'avez-vous développée dans votre écriture ?

Pour moi, le pardon ne doit pas impérativement naître de la raison. Comme la plupart des sentiments, il n'a pas forcément une justification rationnelle. Quand Marie pardonne, ce n'est pas parce qu'elle a compris qu'on avait forcé l'homme qui a tué son fils et son mari à le faire en menaçant de mort son bébé mais juste parce que son évolution humaine a fait changer son sentiment, au cours de ce voyage en Argentine et grâce aux rencontres qu'elle a pu y faire. Voilà ce qui a en tout cas guidé mon écriture.

Pourquoi avez-vous écrit ce film en anglais ?

Ça a tout de suite été une évidence pour moi car j'aurais en fait beaucoup de mal à écrire en français un récit où il est question d'armes

à feu. Pour moi, la référence est dans ce cas-là d'emblée américaine et la petite touche de film de genre qu'on peut retrouver dans ANOTHER SILENCE m'apparaît plus naturelle en anglais. Même si, pour moi, ANOTHER SILENCE n'est pas essentiellement un film de genre, ne serait-ce que parce que le chemin effectué par l'héroïne compte plus que le but qu'elle s'est au départ fixé.

Une scène symbolique témoigne qu'ANOTHER SILENCE n'est en effet pas essentiellement un film de genre : celle du meurtre du mari et du fils de Marie où vous placez votre caméra loin de l'action. Comment avez-vous envisagé ce moment ?

Il était clair pour moi dès le début que la seule manière de filmer ce moment était de positionner ma caméra à cet endroit. Car si le reste du film s'inscrit dans une atmosphère réaliste, cette scène-là devait à tout prix s'en éloigner sous peine de devenir presque pornographique. C'était le meilleur moyen de montrer une certaine banalité du mal. Et pour moi, dans ce film, la violence ne devait devenir réelle que lorsqu'elle est provoquée par le personnage de Marie. Car soudain on se situe dans une réalité : la sienne.

Pourquoi avoir choisi Marie-Josée Croze pour ce rôle de Marie ?

On avançait au niveau de la production du film et on savait qu'on allait tourner toute la première partie au Canada. Mon producteur, Laurent Lavolé, m'a alors parlé de Marie-Josée. Je dois admettre que je connaissais peu son travail. Je me suis donc plongé dans ses films. Et là, j'ai tout de suite été séduit, par ses prestations dans LES INVASIONS BARBARES ou ARARAT bien sûr, mais aussi dans des rôles plus petits comme celui du MUNICH de Spielberg. J'ai donc eu envie de la rencontrer et, en l'écoutant me parler de son enfance, je me



suis rendu compte que ce film faisait largement écho à qui elle était. J'ai aimé l'idée de tourner la première partie de cette aventure dans les lieux où elle avait passé son enfance et la seconde là où j'avais passé la mienne : en Argentine.

Une fois que vous l'avez choisie, comment avez-vous travaillé avec elle en amont du tournage ?

On a fait une lecture assez précise pendant plusieurs jours. Mais pour moi, l'essentiel de la direction d'acteurs tient dans le choix de mes interprètes. À partir de là, les lectures servent uniquement à vérifier qu'on est bien d'accord sur ce qu'on veut faire. Je réponds aux questions de Marie-Josée. Je vois ce que les mots du scénario deviennent dans sa bouche. Mais je n'aime pas trop répéter, comme si le scénario était une pièce de théâtre. Je le fais évidemment avec des enfants ou

des comédiens non professionnels. Mais pas avec quelqu'un comme elle : je lui fais confiance, je sais qu'elle va faire son travail de préparation de son côté et à partir du moment où tout est clair entre nous, je n'ai aucune inquiétude.

Marie-Josée Croze campe ici un personnage taciturne en quête d'une vengeance, un rôle habituellement dévolu aux hommes comme Clint Eastwood par exemple. Vous en aviez conscience en l'écrivant ?

C'est drôle car je ne l'ai vraiment réalisé que sur le tournage du film. En amont, comme je vous l'ai dit, j'étais surtout porté par la volonté de faire exactement le contraire de mon premier long métrage. Et d'ailleurs cela se vérifie au final : le premier est bavard, le deuxième silencieux, l'un est tourné avec peu de profondeur de champ,

l'autre avec énormément... Mais je me suis peu à peu rendu compte qu'il y avait aussi quelque chose en commun entre QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE et ANOTHER SILENCE. Dans les deux cas, le personnage principal est une femme avec une arme. Mais je ne le ferai plus, c'est promis ! (rires)

Comment avez-vous trouvé les comédiens qui composent l'incroyable galerie des personnages qui entourent Marie-Josée Croze ?

J'ai eu la chance de m'appuyer sur deux directeurs de casting géniaux, l'un au Canada et l'autre en Argentine. Le choix en Argentine était particulièrement impressionnant. Pour chaque comédien que Javier Braier, le directeur de casting, me proposait, j'avais une vraie discussion avec lui : il me disait ce qu'il pensait des limites éventuelles de chacun, de leur capacité à être dirigé puisqu'il est aussi allé auditionner des non professionnels dans le Nord de l'Argentine. Et le résultat final de ce casting lui doit beaucoup car ce qu'il me montrait était clair, évident. Et pour chaque rôle ou presque, j'avais à ma disposition trois ou quatre choix possibles tous très forts.

En quoi l'expérience de la réalisation de votre premier film vous a servi sur le plateau ?

Je me suis servi de l'erreur que j'avais faite sur QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE où j'étais tellement sûr de moi que je n'ai tourné que les plans que je voulais monter. Dès qu'on me proposait d'en faire d'autres, je refusais car je pensais que ça ne servait à rien. Or, sur la table de montage, j'ai pu constater que je manquais souvent de matière. Cette fois-ci, j'ai tourné sans penser au montage en essayant de saisir tout ce que je pouvais. Cela étant d'autant plus facile que, contrairement à QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE, construit en plans fixes ou en mouvements impossibles à raccorder, dans ANOTHER SILENCE la caméra suit les personnages. Voilà donc en quoi le fait d'avoir tourné un premier film m'a été utile. Mais c'est à peu près tout. Car, en fait, je suis dans le cinéma depuis déjà 25 ans et mon expérience s'est donc nourrie petit à petit, avant même ma première réalisation. Et puis QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE et ANOTHER SILENCE m'apparaissent vraiment trop différents à tout point de vue pour

que les choses emmagasinées sur le tournage de l'un nourrissent concrètement l'autre.

Quel directeur d'acteurs êtes-vous sur un plateau ?

Je communique évidemment beaucoup avec mes acteurs, tout spécialement dans les scènes qui se révèlent compliquées pour eux (comme pour moi). Mais quand je parle dans ces moments-là, ce n'est pas pour leur indiquer des choses techniques comme parler un peu plus ou un peu moins fort ou leur demander de faire une pause à tel ou tel endroit. Je ne suis pas vraiment dans les petits détails, je discute surtout avec eux de ce qu'il manque plus globalement à la scène. En fait, je parle donc beaucoup mais sans être dans ce qu'on pourrait appeler une direction d'acteur précise. J'ai travaillé avec des réalisateurs pour lesquels le rythme est essentiel. Ce que je comprends car c'est fondamental par exemple dans la comédie. Mais cela ne rentre pas vraiment en ligne de compte dans les films que je réalise. Et ça tombe bien car je pense que je ne saurais pas le faire.

Marie-Josée Croze a une jolie formule pour résumer votre manière de travailler : «ce que j'aime bien chez Santiago, c'est qu'il avance avec ses doutes». Vous vous reconnaissez là-dedans ?

Oui. Tant qu'elle ou moi trouvions que la scène qu'on tournait ne fonctionnait pas, on enchaînait et on finissait toujours par parvenir à notre but. Mais ce qui prime à mes yeux, c'est qu'entre chaque prise on trouve le temps nécessaire pour que la suivante serve à quelque chose. Parfois, cela se passe d'échanges verbaux parce qu'on a besoin de s'y replonger immédiatement. Et à d'autres moments, on peut tout arrêter pendant 10 minutes, s'asseoir et chercher ensemble. De mon point de vue, mon rôle de metteur en scène consiste à mettre les comédiens en état de jouer. Disons que 70% de mon travail avec les acteurs se situe dans le choix de ceux-ci, 20% dans le fait de leur donner envie de faire ce qu'ils peuvent faire de mieux et seulement 10% réside dans les indications que je peux donner en plateau, sur le moment.

Quelles sont les scènes que vous redoutiez le plus de votre côté ?

Il y a tellement peu de dialogues dans ANOTHER SILENCE que je redoutais particulièrement les deux scènes de confession de Marie à Teresa. Le tournage de la fin du film a aussi été complexe. Au départ, je voulais le faire en une seule prise sur 4 ou 5 minutes avant que Marie s'effondre. Mais j'ai fait un mauvais choix de planning. Et à cause d'un souci avec la lumière, cela a été impossible de tout faire dans la foulée. Il a donc fallu couper cette scène en deux. Et je craignais que ça ne fonctionne pas. Mais au final, je suis plutôt content du fait qu'on se retrouve soudain avec beaucoup de plans à ce moment-là au lieu de celui unique prévu. Car il m'apparaît indispensable que Marie ait alors une forte présence physique à l'écran alors que tout au long du film, elle apparaît beaucoup de dos et qu'on la voit finalement moins que les gens qui lui parlent. J'avais envie d'une véritable sensation corporelle pour ces dernières images.

Un autre personnage apparaît essentiel dans le film : ces incroyables paysages argentins dans lesquels vous avez tourné. Pourquoi avez-vous souhaité poser votre caméra dans cette région d'Argentine ?

En fait, cette région qui s'appelle Jujuy constitue une des origines de mon film, dont je parle moins car elle est plus personnelle. Tout part d'un voyage que j'ai fait là-bas en 2003 alors que je n'y avais jamais mis les pieds. À l'époque, je vivais un moment difficile dans ma vie personnelle et familiale. Et le voyage que fait Marie dans ANOTHER SILENCE correspond en fait à celui que j'ai fait à ce moment-là. Car ANOTHER SILENCE raconte l'histoire d'une famille détruite. Et tout cela s'est presque inconsciemment collé avec les paysages de ce voyage où j'avais senti ma propre famille en train de se détruire. Il faut dire que les conditions sont particulièrement rudes sur place. On a tourné de nombreuses scènes à 4000 mètres d'altitude, au milieu d'un désert de sel. Et, au final, j'ai d'ailleurs coupé beaucoup de plans de ces paysages magnifiques que j'avais tournés. D'une part pour éviter le côté carte postale,



d'autre part parce que ce lieu est tellement saisissant qu'on devine cette force sans avoir besoin de trop la montrer.

Comment avez-vous choisi Lucio Bonelli qui a signé la superbe lumière de votre film ?

J'avais prévu au départ de retravailler avec Christophe Beaucarne, le directeur de la photo de QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE, mais il était pris. Dès lors, il n'y avait aucune raison que je travaille spécifiquement avec un Français donc je suis parti en Argentine rencontrer plusieurs chefs opérateurs. Lucio a été un de mes premiers choix mais il était retenu par un tournage qui empiétait d'une semaine sur le nôtre. Mes producteurs m'avaient donc expliqué que ça ne servait à rien de le rencontrer. Mon choix s'est alors porté sur un autre directeur de la photo qui a commencé le film mais a dû partir après trois jours de tournage. Et c'est lui qui a finalement appelé Lucio pour qu'il le remplace.

Comment avez-vous élaboré la lumière du film avec lui ?

Là encore, j'avais envie de quelque chose de très différent de QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE. Sur ce premier film, j'avais beaucoup travaillé en amont, fait énormément d'essais, composé le cadre avec mon directeur de la photo si bien que tous les plans étaient pensés avec précision en amont du premier jour de tournage. Là, dès le départ, j'ai expliqué à Lucio que je voulais faire exactement le contraire : coller à mes personnages et voir ce qui se passe. Et si dans QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE, 3 plans sur 500 sont faits caméra à l'épaule, c'est exactement l'inverse dans ANOTHER SILENCE. Mon but était de faire surgir l'inattendu et j'avais indiqué à mon chef opérateur qu'il pouvait tourner de lui-même certaines choses si la lumière ou le cadre l'inspiraient. Et qu'ensuite je ferai le tri au montage.

Est-ce que du coup cette phase du montage a été plus simple que sur QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE ?

Quand on se donne la possibilité d'avoir des choix multiples, c'est toujours plus simple. Et comme tout le film est en mouvement, les raccords étaient faciles. Avec mes deux monteuses, l'idée qui nous a guidés était de ne pas noyer le voyage de Marie sous des tonnes d'explication. Ainsi, une fois qu'elle comprend qui est à l'origine du double assassinat, elle y va et ne commente pas cette décision. Certains spectateurs seront peut-être décontenancés. Mais dans mon esprit, si Marie s'arrête un instant, elle s'arrête complètement. Dès qu'elle prend instinctivement cette décision de partir en Argentine traquer celui qui a brisé sa vie, c'est comme si elle sautait dans le vide et ne pouvait plus revenir en arrière.

Quel est votre sentiment à quelques semaines de la sortie du film ? Vous êtes inquiet, impatient de connaître les réactions des spectateurs ?

Je suis tout d'abord très heureux qu'il soit sélectionné au festival de Venise. Mais une fois que j'ai terminé un film, je n'ai qu'une chose en tête : le prochain ! Je ne me projette pas dans les commentaires qui vont être faits. Vous savez, nous, les Argentins, sommes très prétentieux et détestés à cause de cela un peu partout dans le monde (rires). Un de mes amis argentins pense que c'est parce que, pour nous, le succès est un peu honteux ! (rires) Je n'irai évidemment pas jusque-là. Mais je n'attends rien de particulier si ce n'est que cela plaise aux gens que je connais et dont j'estime le goût. Pour le reste, cela ne m'appartient plus.

SANTIAGO AMIGORENA

Santiago Amigorena se fraye un chemin singulier dans l'univers des lettres et du cinéma. Muet de naissance, comme il aime dire, il se réfugie très vite dans l'écriture pour en faire son moyen d'expression principal. Journaliste, scénariste, réalisateur et écrivain, cet Argentin, installé en France depuis 1973, a signé les scénarios d'une vingtaine de films dont certains cultes comme LE PÉRIL JEUNE, NI POUR NI CONTRE (BIEN AU CONTRAIRE) de Cédric Klapisch ou LES GENS NORMAUX N'ONT RIEN D'EXCEPTIONNEL de Laurence Ferreira Barbosa. Il a récemment coécrit le prochain film de Juan Solanas, UPSIDE DOWN, avec Kirsten Dunst.

En littérature, Amigorena rédige sa bouleversante autobiographie : «Une Enfance laconique» (1998), «Une Jeunesse aphone» (2000), «Une Adolescence taciturne» (2002) et «Le Premier amour» (2004) qui décrivent sa jeunesse, l'exil et sa vie en France, l'initiation au français, pour, au quatrième, en arriver à son premier amour.

En 2006, il réalise son premier film, QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE, avec Juliette Binoche, John Turturro, Nick Nolte et Sara Forestier. Mélangeant intimisme et espionnage, différents personnages s'entrecroisent quelques jours avant le 11 Septembre 2001. Sélectionné dans une vingtaine de festivals dont Venise, Toronto, Rio, Séville, Montréal, Hong Kong, Mar del Plata et Bangkok, le film a été distribué dans plus de trente pays.

ANOTHER SILENCE, son deuxième long-métrage, est sélectionné à la 68^e Mostra de Venise, dans la section «Venice Days».

FILMOGRAPHIE

	RÉALISATEUR		QUAND LES ÉTOILES RENCONTRERONT LA MER Raymond Rajaonarivelo (Cannes - Un Certain Regard) KINI ET ADAMS Idrissa Ouedraogo (Cannes - Sélection Officielle) POST COÏTUM, ANIMAL TRISTE Brigitte Rouan (Cannes - Un Certain Regard) LE SILENCE DE RAK Christophe Loizillon LE PÉRIL JEUNE Cédric Klapisch (Fipa d'Or / Grand Prix Chamrousse) LE FILS DU REQUIN Agnès Merlet (Venise - Prix International de la critique) LES GENS NORMAUX N'ONT RIEN D'EXCEPTIONNEL Laurence Ferreira Barbosa (Prix Jean Vigo) SAMBA TRAORÉ Idrissa Ouedraogo (Berlin - Ours d'Argent)
2011	ANOTHER SILENCE	1996	
2006	QUELQUES JOURS EN SEPTEMBRE		
	SCÉNARISTE		ÉCRIVAIN
2010	UPSIDE DOWN <i>(en post-production)</i> Juan Solanas TERRA <i>(en pré-production)</i> Walter Salles L'INSTRUCTEUR <i>(en pré-production)</i> Santiago Otheguy	1994	1978 (P.O.L.) LE PREMIER AMOUR (P.O.L / Folio) (Prix Mauriac de l'Académie Française)
2003	NI POUR NI CONTRE (BIEN AU CONTRAIRE) Cédric Klapisch	1993	UNE ADOLESCENCE TACITURNE (P.O.L.) UNE JEUNESSE APHONE (P.O.L.) UNE ENFANCE LACONIQUE (P.O.L.)
2002	LE LOUP DE LA CÔTE OUEST Hugo Santiago	1992	
2001	MA CAMÉRA ET MOI Christophe Loizillon		
1999	BON PLAN Jérôme Levy PEUT-ÊTRE Cédric Klapisch RIEN À FAIRE Marion Vernoux F. EST UN SALAUD Marcel Gisler	2008	
1998	LA RÉVOLUTION SEXUELLE N'A PAS EU LIEU Judith Cahen LA VOIE EST LIBRE Stéphane Clavier	2004	
1997	TOKYO EYES Jean-Pierre Limosin (Cannes - Un Certain Regard)	2002 2000 1998	

ENTRETIEN

AVEC MARIE-JOSÉE CROZE

Comment s'est déroulée la première rencontre avec Santiago Amigorena ?

Mon agent m'a dit que Santiago souhaitait me rencontrer avant de me donner son scénario à lire. Et j'ai bien évidemment accepté. C'est là qu'il m'a raconté de quoi parlait ANOTHER SILENCE. Mais le fait que je n'ai pas d'enfant dans la vie lui posait problème. Je lui ai tout de suite dit que je comprenais, et plus encore que j'étais du même avis que lui car je ne pouvais pas connaître avec précision ce sentiment. Ce thème ne m'était pas familier mais je lui ai quand même demandé de me laisser lire le scénario.

Et qu'avez-vous ressenti à sa découverte ?

J'ai tout de suite été touchée par l'économie de mots de ce scénario et le fait qu'il ne cherche par aucun moyen à séduire le spectateur. Il y a peu de dialogues, peu de descriptions. Le scénario est autant dans l'économie que le film. Il y a quelque chose de métaphysique dans ce qu'a écrit Santiago et on se demande vraiment quel sera le résultat final à l'écran une fois qu'on a terminé sa lecture. Je me demandais par exemple comment on allait réussir à faire croire aux spectateurs que cette fille qui semble ne pas avoir d'émotion puisse passer aussi brutalement à l'action. Il y a peu de personnages féminins proches de Marie au cinéma. Ce sont plutôt des rôles d'hommes à la Clint Eastwood ou à la Alain Delon du SAMOURAÏ : des serpents à sang froid. Or, moi, je ne suis pas du tout comme ça dans la vie. Donc jouer Marie n'avait rien d'une évidence pour moi. Mais je trouvais justement intéressant et excitant de le tenter. Et cela a décuplé mon envie de le faire. J'ai donc rappelé Santiago pour lui dire que cela me semblait possible. Et il m'a répondu que lui aussi avait réfléchi et qu'après avoir vu plusieurs de

mes films, il trouvait que j'avais joué beaucoup de rôles d'où se dégageait une certaine désespérance qui correspondait au personnage de Marie.

Comment avez-vous travaillé sur ce rôle en amont du tournage ?

J'ai pensé à la douleur, à la blessure, à l'injustice. Donc à des choses assez abstraites en me disant qu'on verrait comment cela se traduirait sur le plateau. En fait, je n'ai jamais l'habitude de travailler en amont sur les films sauf lorsqu'il s'agit de prendre un accent particulier ou de devoir apprendre des choses techniques comme la danse ou un instrument de musique... En plus, sur ANOTHER SILENCE, ça me semblait à la fois compliqué et un peu vain de tenter d'imaginer les choses en amont. Et au final, cela s'est vraiment beaucoup joué avec les acteurs sur le plateau. Par exemple, sur la scène où je retrouve le copain de Pablito et où je m'approche de lui pour qu'il m'indique où le trouver, j'ai vraiment joué en réaction à la façon dont mon partenaire a interprété cette scène et sorti son arme. Il était d'ailleurs tout à la fois excitant et complexe sur ce tournage d'avoir chaque jour ou presque des compagnons de jeu différents et avec lesquels il fallait construire l'histoire du film au fur et à mesure, sous le regard évidemment de Santiago.

Que vous a dit Santiago avant de tourner le film ?

Pas énormément de choses. On est arrivé et on l'a fait, si je devais résumer ! (rires) On n'a pas répété par exemple. On s'est rencontré plusieurs fois avec Santiago mais pour parler d'autres choses que du film. Ce fut vraiment un tournage singulier où on avançait sans ressentir forcément le besoin d'en parler. Ni avant, ni après les scènes, de façon incroyablement naturelle. Mais une telle atmosphère n'a été possible que parce qu'on s'est parfaitement entendus tous les deux. Je



crois qu'on se complète parfaitement : Santiago a beaucoup de poésie alors que je suis une actrice très concrète. Je suis très « américaine » en fait, obsédée par ce qui pourrait ne pas paraître crédible à l'écran. Je joue la situation avant tout. Et Santiago se situe lui, vraiment dans l'imaginaire, dans des choses indicibles. Il est aussi fin que je suis brute de décoffrage ! (rires) Mais il a une qualité majeure à mes yeux : il est toujours prêt à écouter ses comédiens. C'est formidable de travailler avec un réalisateur aussi ouvert, posant sans cesse des questions... Chaque jour était une recherche. Et le plan de travail nous y a aidés. Car on a commencé par la partie en Argentine où on a tourné presque complètement dans l'ordre du scénario. Ce qui aide forcément à construire un personnage et le récit, surtout lorsque, comme ici, le film tient sur un fil. Puis, ensuite, on a tourné le début du film, au Canada... J'ai vraiment

apprécié d'avoir exprimé toute la violence et la désespérance du personnage avant de jouer ces scènes d'introduction qui m'ont en fait permis de découvrir qui était cette femme avant d'être brisée, là encore en jouant avec mon partenaire qui incarne mon mari. Jouer pour moi c'est écouter et répondre.

Comment avez-vous envisagé ce personnage une fois sur le plateau et comment êtes-vous parvenue à jouer cette incroyable dureté et violence intérieure qui émanent d'elle ?

C'est drôle parce qu'alors que j'ai l'habitude de travailler beaucoup sur les métiers de mes personnages, je n'ai ici jamais joué le côté flic de Marie. Pour moi, son métier était secondaire par rapport au fait qu'elle soit à ce point brisée. Ce qui est important est ce qu'elle vit. Or sa

vie bascule pour devenir une sorte de tragédie grecque. Et qu'est-ce qui différencie la tragédie du simple drame ? C'est que dans la tragédie tout est tellement extrême qu'on est anesthésié. On ne pense même plus à ce qu'on fait, on agit machinalement. C'est pour cela que, dans ce film, le chemin compte plus que le but. Marie ne pense plus au fait qu'elle va aller tuer celui qui a assassiné son mari et son fils. Si tel était le cas, elle pourrait changer d'avis mais c'est une donnée intégrée et elle y va. Cette tragédie l'a en fait coupée de toute sensation. Et cela devient presque un bonheur pour elle d'avoir mal à la tête ou d'avoir faim parce qu'elle parvient enfin à ressentir quelque chose. En fait, une question n'a jamais cessé de me traverser tout au long de ce tournage : «comment revient-on à la vie ?». Et je pense en fait qu'on y revient par les sens... La scène de l'enterrement auquel Marie assiste la sort ainsi pour la première fois, un temps, de sa torpeur. Elle trouve ça beau car elle voit soudain la mort sous un jour totalement neuf. Elle qui est si économe en mots depuis la mort de son mari et de son fils arrive même à le formuler. Elle est tellement KO debout qu'elle dit tout haut ce qu'elle pense à l'intérieur et ce qu'elle tairait sans doute dans une situation normale. En fait, tout au long du film, Marie doit retrouver la vie. Et cela ne peut passer que par des électrochocs, comme lorsqu'elle passe à deux doigts de se faire tuer. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si c'est juste après qu'elle se confie pour la première fois à quelqu'un puis qu'elle va picoler dans un bar dont elle repart avec un jeune type. Elle cherche à retrouver des trucs de la vie. Mais le talent de Santiago est de ne jamais commenter ce qu'elle fait pour y parvenir, juste de montrer. ANOTHER SILENCE est le genre de film dans lequel on plonge. La part psychologique reste secondaire, un certain onirisme est toujours prépondérant.

Comment avez-vous vécu le tournage dans cette province aride du nord de l'Argentine, Jujuy ?

Porte à porte, de France, il faut 24h pour s'y rendre : prendre deux avions puis une voiture avec trois heures de trajet. J'étais donc sonnée

en arrivant. Au premier dîner avec toute l'équipe, je leur ai demandé d'où ils venaient. Et tous habitaient Buenos Aires, aucun sur place. Car ils m'ont expliqué que ce lieu était tellement hostile que personne ou presque n'y vivait. Les quatre ou cinq semaines de tournage sur place m'ont permis de comprendre pourquoi. Ce lieu est sublimement beau mais aussi très dur, en particulier à cause de l'altitude. J'ai eu un mal de crâne permanent pendant 10 jours qui n'a pu légèrement disparaître qu'en mâchant des feuilles de coca. On a tourné à 2500 mètres d'altitude et même à 4000 mètres pendant une semaine. Là, une ambulance était présente en permanence. Et des membres de l'équipe allaient y prendre régulièrement de l'oxygène. Les conditions sont extrêmes avec le vent, les tempêtes de sable et de sel ou des variations de température incroyables et créent donc une ambiance singulière. Mais elles aident aussi forcément à devenir physiquement le personnage.

Y avait-il des scènes que vous redoutiez particulièrement ?

Je n'ai pas eu le sentiment d'éprouver de véritables doutes. En fait, j'ai fonctionné avec mes partenaires comme avec Santiago : on parlait peu mais on y allait. Et ça convenait parfaitement au jeu des Argentins : très physique, très instinctif. De toute façon, je ne crois pas à la discussion dans ce métier. On parle évidemment quand il y a des problèmes de sens, quand on ressent qu'on n'est pas sur la même longueur d'ondes que son réalisateur ou son partenaire. Mais selon moi, à partir du moment où on en parle trop, on perd l'envie. Il faut se garder des secrets, être généreux, ouvert, à l'écoute de l'autre. Moi, je suis une suiveuse. J'aime réagir à ce que mon partenaire me propose. J'ai l'impression que tout en s'appuyant évidemment sur un scénario et un réalisateur, on peut refaire un tout petit peu l'histoire entre nous.

Santiago Amigorena est client de cela ?

Totalement ! Santiago sait où il va mais il avance

avec ses doutes. Et il le fait avec une totale simplicité : ce n'est jamais un problème de les exprimer pour lui. Cela vient sans doute de son métier d'écrivain qui lui donne l'habitude de partir de rien pour imaginer toute une histoire. Donc commencer le tournage d'une scène sans savoir précisément ce qui va se passer ne l'inquiète pas. Et cette confiance dans ce qui va se passer porte évidemment les comédiens que nous sommes. Et je n'ai d'ailleurs jamais senti Santiago une seule fois déboussolé, du premier au dernier jour de ce tournage.

Il dit de vous : «quand Marie-Josée a accepté de faire le film, j'ai compris à quel point le projet était conçu pour quelqu'un comme elle : une étrangère dans n'importe quelle langue, dans n'importe quel pays». Qu'est-ce que cette remarque vous inspire ?

Je m'y retrouve complètement ! Depuis toute petite, j'ai toujours eu une grande liberté. Et faire ce que je sens reste encore aujourd'hui la chose la plus importante à mes yeux. Si je m'en empêche, j'ai l'impression d'être dans l'erreur voire dans le pêché ! (rires) Cela ne s'explique pas : c'est ma nature. Et comme je sais que je ne suis pas quelqu'un de méchant, que je suis inoffensive pour les autres, je me permets de dire tout ce que je pense, même si cela peut être désagréable sur le moment. Parce que j'ai la certitude que mes mots ne seront jamais blessants, nocifs ou tordus. Je ne suis ni une calculatrice, ni une manipulatrice. Je n'ai aucun sens de l'intrigue. Agir aussi naturellement avec les autres me procure en fait énormément de confiance en moi, alors que je n'en ai pas. Et c'est la raison pour laquelle j'adore tourner avec des gens intelligents comme Santiago. Car ressentant ce que je viens de vous expliquer, ceux-ci ne se montrent jamais méfiants envers moi. Ils me laissent faire et c'est un régal pour moi. J'ai eu à faire à des metteurs en scène paranoïaques qui avaient peur que je veuille apporter trop de choses et détruire leurs films. Mais quand j'accepte un projet, je n'ai évidemment pas envie de le détruire, ni de le faire à ma sauce. Sinon, je réaliserai moi-même

et je me connais assez pour savoir que je n'ai aucun désir de ce point de vue là. Santiago, lui, permet la discussion et cela ouvre le champ des possibles pour un film. Je me suis sentie à l'aise pour lui dire mes doutes et mes questionnements. Je ne cherchais jamais à les faire fuir. Mais à les comprendre pour que cela puisse me donner des indices sur Marie. Il n'y a pas eu la moindre engueulade entre nous. On peut tout dire à Santiago ! Il a un recul, un humour et une sagesse absolument incroyables. Nous sommes en fait deux animaux différents mais extrêmement complémentaires !

MARIE-JOSÉE CROZE / FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2011 ANOTHER SILENCE Santiago Amigorena
LE PIÈGE AFGHAN (TV) Miguel Courtois
LA CHARTREUSE DE PARME (TV) Cinzia Torrini
- 2010 LIBERTÉ Tony Gatlif
UN BALCON SUR LA MER Nicole Garcia
LE CRIME DE L'ORIENT EXPRESS (TV) Philip Martin
(Prix Romy-Schneider 2010)
- 2009 JE L'AIMAIS Zabou Breitman
APRÈS L'OcéAN Éliane de Latour
MÈRES ET FILLES Julie Lopes-Curval
- 2008 DEUX JOURS À TUER Jean Becker
- 2007 JACQUOU LE CROQUANT Laurent Boutonnat
LE NOUVEAU PROTOCOLE Thomas Vincent
- 2006 NE LE DIS À PERSONNE Guillaume Canet
LE SCAPHANDRE ET LE PAPIILLON Julian Schnabel
- 2005 LA PETITE CHARTREUSE Jean-Pierre Denis
MUNICH Steven Spielberg
- 2004 ORDO Laurence Ferreira Barbosa
MENSONGES ET TRAHISONS ET PLUS SI AFFINITÉS... Laurent Tirard
- 2003 LES INVASIONS BARBARES Denys Arcand
(Cannes prix d'interprétation féminine / Prix Jutra / Génie de la Meilleure Actrice)
NOTHING Vincenzo Natali
- 2002 ARARAT Atom Egoyan
- 2000 MAELSTRÖM Denis Villeneuve
(Prix Jutra / Génie / Vancouver / Mons de la Meilleure Actrice)

IGNACIO ROGERS (Pablito)

Né en 1987 à Buenos Aires, Ignacio Rogers est un jeune acteur argentin, qui possède à son actif une solide carrière au théâtre et cinéma. Il a fait ses études au Centro de Investigación Cinematográfica et débute parallèlement à l'écran dans COMO UN AVIÓN ESTRELLADO d'Ezequiel Acuña. En 2010, il a réalisé SABÁDO UNO, un court-métrage qui a remporté le prix «Bacifi» à Buenos Aires. Il interprète la même année le rôle principal de EL PASANTE, le premier film de Clara Picasso présenté au Festival de Rotterdam.

FILMOGRAPHIE

COMÉDIEN

- 2011 LA CARRERA DEL ANIMAL Nicolás Grosso
- 2010 AIRE SOLO SERÍA Martín Morgenfeld (*court-métrage*)
EL PASANTE Clara Picasso
LINIERS Marcelo Moresi
- 2009 EXCURSIONES Ezequiel Acuña
- 2008 LA SANGRE BROTA Pablo Fendrik
TE AMO Y MORITE Jazmín López (*court-métrage*)
CÓMO ESTAR MUERTO (HOW TO BE DEAD) Manuel Ferrari
- 2005 COMO UN AVIÓN ESTRELLADO (LIKE A CRASHED PLANE) Ezequiel Acuña

RÉALISATEUR

- 2010 SABÁDO UNO Ignacio Rogers (*court-métrage*)

GLORIA FILMS

- | | | | |
|------|--|------|--|
| 2011 | ANOTHER SILENCE Santiago Amigorena | 2006 | WWW, WHAT A WONDERFUL WORLD
Faouzi Bensaïdi |
| 2010 | LA DAME DE TRÈFLE Jérôme Bonnell | 2005 | LA PETITE JÉRUSALEM Karin Albou |
| 2009 | UNE VIE TOUTE NEUVE Ounie Lecomte | 2004 | CLARA ET MOI Arnaud Viard |
| 2008 | LE CHANT DES MARIÉES Karin Albou | 2003 | MILLE MOIS Faouzi Bensaïdi |
| 2007 | MUTUM Sandra Kogut
APRÈS LUI Gaël Morel | 2000 | QUAND ON SERA GRAND Renaud Cohen |

LISTE ARTISTIQUE

MARIE	MARIE-JOSÉE CROZE
PABLITO	IGNACIO ROGERS
TONY	TONY NARDI
JOSHUA	BENZ ANTOINE
NICKY	AARON PARRY
KATE	ALISON LOUDER
PAUL GOGARTY	ANDREW JOHNSTON
VINNIE	LUIS OLIVA
LE BRAS DROIT DE PABLO	ANDRES ZURITA
JEUNE HOMME	MATIAS LEIVA
TUEUR À GAGES	ALEJANDRO JORGE BOTTO
TERESA	MARTINA JUNCADELLA
LE GRAND-PÈRE DE TERESA	EDDY BLUVOL
LILA	AILIN SALAS

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION	SANTIAGO AMIGORENA
SCÉNARIO	SANTIAGO AMIGORENA NICOLAS BUENAVENTURA
MUSIQUE	YVES DESROSIERS
IMAGE	LUCIO BONELLI, A.D.F.
SON	CATRIEL VILDOSOLA CLAUDE LA HAYE MARCEL POTHIER
MIXAGE	STEVEN GHOUTI
MONTAGE	VÉRONIQUE BRUQUE ANITA REMÓN
DÉCORS	ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT IGNACIO LUPPI
COSTUMES	CONSTANZA PIERPAOLI SOPHIE LEFEBVRE ISABELLE BAUDRY
DIRECTION DE PRODUCTION	LILIA SCENNA DIANE ARCAND DIANE THIN
PRODUCTEURS	LAURENT LAVOLÉ LUC VANDAL ROGER FRAPPIER NATACHA CERVI HERNAN MUSALUPPI LUIS SARTOR PATRICK SIARETTA JÉRÔME MERLE
UNE COPRODUCTION	GLORIA FILMS LES FILMS DU RAT ARTE FRANCE MAX FILMS RIZOMA & ZARLEK PRODUCCIONES TELEIMAGE YELLOW CAB STUDIOS

Avec la participation de CANAL+, et le soutien du MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE – SODEC-QUEBEC, CRÉDIT D'IMPÔT CINÉMA ET TÉLÉVISION – TÉLÉFILM CANADA – CANADIAN FILM or VIDEO TAX CREDIT – INCAA – ANCINE

DISTRIBUTION FRANCE
DISTRIBUTION CANADA
VENTES INTERNATIONALES

REZO FILMS
SEVILLE PICTURES
CELLULOID DREAMS

©PHOTOS : PABLO RAMOS



